Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1939)
Heft: 113

Artikel: Présentation et défense de l'idonéisme
Autor: Gonseth, Ferdinand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380363

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PRÉSENTATION ET DÉFENSE DE L'IDONÉISME

Introduction.

1. J'ai cherché ces dernières années, en particulier dans l'ouvrage *Les Mathématiques et la Réalité*, paru en 1936, et dans l'étude *Qu'est-ce que la Logique ?* parue en 1937, à dégager une certaine attitude en face du problème de la connaissance. C'est cette attitude que je voudrais aujourd'hui exposer et défendre. C'est pour la désigner que j'ai osé introduire un néologisme : l'idonéisme, dérivé d'un adjectif que le dictionnaire mentionne, mais que l'usage néglige.

Mon exposé va comprendre deux parties : tout d'abord un dialogue, ensuite un commentaire.

En l'un des deux personnages du dialogue, j'aimerais faire revivre Idoine, que connaissent ceux qui ont lu *Les Mathématiques et la Réalité*. Il y était chargé de défendre l'idonéisme contre deux « caractères mathématiques » dont les modèles ne sont pas complètement imaginaires : Sceptique et Parfait. Aujourd'hui je lui opposerai un contradicteur d'un type moins déterminé. Assez méfiant, un peu malveillant et, somme toute, difficile à toucher : pour le désigner, le nom d'Advers ne sera peut-être pas déplacé.

Dialogue.

2. *Premier engagement sur le mot « idonéisme ».*

Advers. — L'introduction d'un néologisme est toujours regrettable. N'auriez-vous pu vous dispenser de fabriquer celui d'idonéisme ? La langue française ne vous paraît-elle pas suffisamment riche et nuancée ?

IDOINE. — Mon cher Advers, veuillez observer que la philosophie est un terrain d'élection pour les néologismes. Idonéisme est aussi régulièrement formé à partir du mot bien français, idoine, et de sa racine latine, *idoneus*, que le mot positivisme à partir de positif, que celui d'intuitionnisme à partir d'intuition, ou enfin que celui de créativité à partir de création. Le mot idonéisme ne me paraît pas enfreindre les règles en usage : il a pour mission de désigner un certain point de vue philosophique pour lequel aucune des désignations en vigueur ne me paraît exactement convenir. Or je suis partisan de la formule : « A chose nouvelle, mot nouveau ! »

ADVERS. — Où irions-nous si chacun pouvait user de son petit néologisme pour singulariser sa petite originalité? Il n'y a pas là seulement une question de vocabulaire. Un mot tel que celui d'idonéisme manifeste une certaine prétention à être pris au sérieux. La question qui se pose est de savoir si cette prétention se justifie. Faute de quoi je ne serai pas le seul à la trouver ridicule.

D'ailleurs, ni le mot français « idoine », ni le mot latin *idoneus* ne m'en disent davantage que leur dérivé « idonéisme » lui-même. Je n'ai pas besoin de dictionnaire pour savoir qu'« idoine » signifie : propre ou convenable à quelque chose aussi bien que capable de quelque chose et qu'*idoneus* peut être employé dans un sens encore plus large et plus souple.

Mais en quoi ces connaissances lexicologiques peuvent-elles m'éclairer sur la signification de l'étiquette que vous vous êtes vous-même attribuée ?

IDOINE. — La chose est cependant toute simple. Je tenais à qualifier d'un mot une certaine façon de concevoir les rapports de la connaissance avec ce qui fait l'objet de la connaissance. Le mot idonéisme a donc pour mission de désigner une certaine façon d'envisager le problème central de toute philosophie : celui de l'accord de la pensée avec le réel, ou, si vous préférez, celui de l'arbitrage entre le subjectif et l'objectif.

ADVERS. — Soit ! Mais cela ne m'explique pas davantage pourquoi le mot idonéisme est — comment dirais-je — lui-même idoine à son emploi.

IDOINE. — C'est que le qualificatif idoine est en quelque sorte le premier signe sous lequel je voudrais placer la correspondance qui peut s'établir entre les choses et les idées que nous nous en faisons. Je ne refuserais pas une formule telle que celle-ci, par exemple :

En un certain sens, l'esprit est idoine à la connaissance, et la connaissance est idoine à son objet.

ADVERS. — Mon pauvre Idoine. Vous ne semblez pas vous douter que votre attitude est vieille comme la philosophie. Pourquoi dire idoine où vous auriez pu dire simplement adéquat, et pourquoi dire idonéisme pour une attitude que le mot de réalisme désigne depuis si longtemps déjà ?

IDOINE. — Voilà une bien vive critique, mais qui tombe à faux. Je ne nie pas que les mots idoine et adéquat aient une certaine parenté de signification. Si vous ne l'aviez pas relevée, j'aurais dû le faire moi-même. Pourquoi j'accepte l'un et repousse l'autre ? Je refuse adéquat, précisément parce qu'il est engagé depuis trop longtemps dans la doctrine réaliste, parce qu'il s'y est chargé d'une signification dont je ne puis me servir. Du fait même de son rôle dans le réalisme, il est devenu impropre à jouer un rôle analogue dans le système des vues idonéistes.

Au contraire, le mot idoine n'a encore été entraîné dans aucune systématisation. Il n'a que la signification du langage courant. Il ne porte qu'une empreinte encore assez imprécise. Il est capable encore d'un sens plus élaboré, plus évolué : le sens qu'il prendra précisément par l'emploi que j'en proposerai.

ADVERS. — Cette dispute lexicologique a-t-elle un sens ? Vous tenez à substituer un terme à un autre : Faites ! Je ne puis vous en empêcher. Mais le sans-gêne que vous montrez envers les mots et leur signification me laisse fort songeur.

IDOINE. — Comme vous, je suis pressé de sortir de cette querelle préliminaire. Mais je crains que nous n'y retombions bientôt. Car vous paraissez désagréablement impressionné par mes dernières explications. Nous devons avoir des conceptions assez différentes du sens et du rôle des mots. Si nous laissons ce point sans l'éclaircir, qui sait si, tout en paraissant parler la même langue, nous ne parlerons pas en réalité des langues essentiellement différentes, intraduisibles même l'une à l'autre.

Je vous en prie, donnez libre cours aux impatientes critiques que vous avez peine à contenir !

3. *Advers conteste d'emblée la légitimité de la position d'Idoine.*

ADVERS. — Vous l'aurez voulu ! En effet, je suis profondément mal à mon aise, quand je vous entends affirmer que tel mot n'a pas

encore de sens élaboré, et que nous sommes libres de lui faire prendre telle signification qu'il nous plaira. Pour moi, les mots disent ce qu'ils ont à dire. Je sais fort bien que la signification de tel ou tel d'entre eux a pu évoluer ; et même de façon parfois assez curieuse, jusqu'à dire un jour le contraire de ce qu'ils disaient à l'origine. Cependant, chaque fois que l'un d'eux intervient dans le discours, c'est avec une signification actuelle bien arrêtée. C'est le jeu adéquat de ces significations arrêtées qui fait la propriété du langage.

Je ne puis pas comprendre que telle ne soit pas aussi votre opinion. Je m'étonne que vous ne distinguiez pas que toute autre position est fausse au départ, et qu'elle engage l'esprit dans des antinomies originelles, dont il ne pourra jamais se débarrasser.

Ces paradoxes éclatent, par exemple, dans le mot expliquer. S'il n'a pas de sens préalablement fixé, que vaudront vos propres explications ? Ne faudra-t-il pas que vous commenciez par expliquer votre façon d'expliquer ; sur quoi surgira la nécessité d'expliquer l'explication de l'explication. Et ainsi de suite jusqu'à l'absurde.

Ne comprenez-vous pas qu'aucun édifice intellectuel n'est possible si les mots mêmes par lesquels je décris ma position au moment même où je parle n'ont qu'une signification fuyante. Comment interpréter la pensée d'autrui ? Comment saisir sa propre pensée ? Tout ne serait qu'inconsistance et chaos.

Je ne sais dans quel monde on bâtit les systèmes philosophiques à l'aide de mots dont la signification est encore à faire. Dans notre monde sublunaire, on n'a encore trouvé de bonne méthode que la suivante. N'accepter au départ que des termes bien définis ; ou prendre soin de bien les définir au préalable, si leur acception prête à l'équivoque.

En bref : La position qu'on devine à travers vos explications est radicalement fausse, car elle condamne la pensée à s'interroger elle-même sans repos pour savoir si elle dit vrai ou faux. Comme le Crétois qui ayant déclaré :

« Je ne puis que mentir »

est incapable de juger s'il a dit ou non la vérité.

Cette position condamne d'avance toute activité critique ou philosophique à l'impuissance. Si vous la preniez au sérieux, elle vous condamnerait... à vous taire.

Idoine. — Donc je ne suis plus réaliste. Voilà au moins un point

d'acquis. Car si j'étais réaliste au sens traditionnel, il me faudrait admettre l'existence de certaines notions arrêtées et universellement valables, grâce auxquelles mon esprit s'unirait adéquatement aux choses. Ce que précisément je ne veux pas faire, pas même pour l'idée de chose, pas même pour l'idée de réalité, ni même pour celle d'existence. Je me résignerai à n'y voir dans ma conscience qu'une trace fuyante de ce que je ne sais pas appeler autrement que la réalité, bien que ce mot ait perdu pour moi sa signification arrêtée.

Vous trouvez peut-être que j'ai de la peine à m'exprimer, et vous m'en faites un grief. Vous murmurez : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement... » Je vous envie cette confiance dans la langue, qui m'apparaît pleine d'embûches et de traîtrises. L'idéal grammatical d'un Boileau, je le ressens en son fond, comme une exigence d'un réalisme préalable, dans lequel tout notre vocabulaire courant est engagé. Le type même d'une phrase normale :

Sujet, copule, attribut

est le modèle d'un jugement réaliste. Les mots, la syntaxe, le génie même de notre langue m'entraînent vers une précision que je voudrais limiter ; je voudrais tenir les significations en suspens, réserver leur devenir. Et cela en un moment où il ne m'est pas encore possible d'indiquer quel sera le sens de mes réserves, et comment nous concilierons la fluence des notions avec leur efficience.

Vous avez raison. J'ai de la peine à détourner les mots vers des fins pour lesquelles ils n'étaient pas faits.

Advers. — Et vous voulez qu'on y comprenne quoi que ce soit ?

Idoine. — Pourquoi pas ? Il est vrai que je ne trouve pas facile de faire de l'idonéisme avec du matériau mental dont les caractères originellement réalistes ne me sont que trop visibles. Mais ne dirait-on pas, à vous entendre, que jamais personne n'ait tenté, et jamais réussi pareille entreprise ?

Par exemple, ne fait-on pas du non-euclidien avec de l'euclidien ?

Ou bien, pour ne pas abandonner le territoire philosophique, n'a-t-on pas vu l'idéalisme cartésien, ou mieux encore l'idéalisme kantien, ou mieux encore l'idéalisme hégélien obligés de se servir des moyens verbaux que leur avait transmis une tradition qu'ils réussirent cependant à récuser ?

Advers. — Croyez-vous que Hegel lui-même ait vraiment attribué un sens fuyant aux notions dont son exigeante dialectique se

servait ? Croyez-vous que *aufheben* ait signifié — comme vous prétendez vouloir le faire — récuser plus ou moins complètement une notion au moment même où vous voulez vous en servir ?

Croyez-moi, votre position est antinomique. Et votre système, né dans la contradiction, finira dans la confusion de toutes les distinctions évidentes et nécessaires.

4. *Idoine se défend en définissant et contestant la « Doctrine du Dictionnaire ».*

IDOINE. — Mon système ! Je vous en prie, ne me croyez pas capable de la tentative ridicule que représente l'édification d'un système, où quelques mots et leurs combinaisons grammaticales devraient suffire à recréer adéquatement à la fois le monde objectif et notre être mental. L'idonéisme n'est point un système, mais un ensemble de vues sur la façon dont nous accédons à la connaissance.

Il y a un instant, je vous ai laissé défendre, sans vous interrompre, une opinion, une doctrine préliminaire, qu'il me paraît utile de souligner : celle qu'un édifice mental et verbal cohérent ne peut s'établir que sur la base d'un vocabulaire à la signification bien arrêtée. Selon cette doctrine, le premier devoir du philosophe devrait être de mettre au point le sens préalable des termes dont il se servira. Ce serait de dresser un Dictionnaire critique et philosophique comprenant exhaustivement tous les termes légalement admis, et normalisant leur emploi. Sur la base de ce Dictionnaire, les philosophes pourraient désormais comparer leurs pensées sans risque d'équivoque : ce Dictionnaire fixerait un point de départ assuré. C'est pourquoi je me permettrai d'appeler « Doctrine du Dictionnaire » la doctrine à laquelle vous semblez inébranlablement attaché.

Comprenez-moi bien ! Je ne veux faire ici aucune allusion déplaisante au *Vocabulaire de la philosophie* de M. Lalande, dont il serait absurde de contester l'utilité. Veuillez remarquer que je pousse les choses à l'extrême, jusqu'à leur faire prendre un aspect systématique intransigeant, un aspect doctrinal. C'est un procédé qui peut être injuste et blessant s'il vise les personnes qui sont derrière les points de vue qu'on analyse ainsi. Mais s'il est d'avance entendu que c'est un procédé dialectique, qui pousse délibérément vers les attitudes excessives, qui raidit les oppositions au lieu de les concilier, c'est alors un énergique moyen de clarification des idées.

Vous comprendrez donc avec quelle intention de schématisation je

parle de la « Doctrine du Dictionnaire », — du Dictionnaire où seraient préalablement fixées les acceptions légitimes du vocabulaire philosophique. Vous sentez bien aussi que je mets l'accent sur le mot « préalablement », car c'est par ce mot que s'exprime le plus nettement l'opposition avec les significations fuyantes et en devenir, que vous attaquiez si rudement.

Vous ne vous étonnerez pas que, dans les critiques que vous m'adressez presque sans m'avoir entendu, vous m'apparaissiez sous les traits du défenseur attitré de la doctrine du Dictionnaire, et que, pour me défendre à mon tour, ce soit cette doctrine que je commence par attaquer.

Opposant affirmation à affirmation, je vous déclare que ce point de vue, que vous tenez pour l'expression même du bon sens, et pour la première exigence d'une saine méthode, est foncièrement erroné.

Advers. — Suffit-il d'affirmer et de déclarer pour avoir raison ?

Idoine. — J'aime vous entendre parler ainsi. Avec vous je répète : Il ne suffit pas d'affirmer pour être délié de l'obligation de prouver ou du moins de justifier. Mais si j'accepte cette obligation, je ne vous en dispense pas. Oserais-je donc vous demander d'où vous tenez que la Doctrine du Dictionnaire est légitime ? Sur quoi vous fondez-vous pour affirmer qu'elle doit être à la base de toute analyse philosophique ?

Advers. — Je l'avoue : Cette attaque brusquée me surprend et me déconcerte. Je ne comprends ni ce que vous voulez dire, ni où vous voulez en venir.

Idoine. — Doit-il suffire que cette doctrine vous paraisse évidente pour qu'elle soit, de droit, privilégiée ?... Mais je vois que le sens de ces questions vous échappe. Permettez-moi de les reprendre avec moins de précipitation.

5. *Idoine repousse les significations parfaitement déterminées.*

Idoine. — J'aimerais renouer la discussion sur l'expression : la doctrine du Dictionnaire, en insistant maintenant sur le mot « doctrine ». N'avez-vous pas trouvé ce mot un peu excessif ? Et pourtant je ne le crois pas déplacé ! Veuillez en effet vous remettre en mémoire tout ce qu'on présuppose, lorsqu'on admet que les mots, sur lesquels va reposer toute une construction mentale, doivent avoir une signification bien arrêtée.

On présuppose, d'abord, qu'*il existe* des mots de ce genre, on pré-

suppose, par la même occasion, que la signification des mots existe d'une existence autonome, ou bien que nous soyons parfaitement au clair sur la façon de les interpréter, de les traduire en sentiments, en intentions, en paroles ou en actions. Ce qui présuppose qu'on sache, de ce même savoir bien arrêté, ce qu'est une signification, une interprétation, et par conséquent aussi une idée ou une représentation ou quelles sont les modalités de l'action. Cette espèce de préjugé favorable s'étend de proche en proche à tous les termes si malaisés à expliquer, si pénibles à préciser, par lesquels nous évoquons les activités multiples et difficilement saisissables de l'esprit et les modalités diverses et parfois fuyantes de la conscience et de la connaissance.

Advers. — Toutes ces choses sont donc dénuées de signification, à vos yeux ?

Idoine. — Etes-vous de bonne foi, Advers ? Ne chercherez-vous pas à comprendre ce que va dire la déclaration que voici : Bien que je ne sache pas d'un savoir complet, parfait, définitif, ce que c'est que la signification d'un mot, tous les mots que je viens d'énumérer n'en ont pas moins pour moi une certaine signification, une signification pratique dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité et qu'il ne me vient pas à l'esprit de contester. Mais je vous conteste, comme je me conteste à moi-même, le droit d'en parler comme d'entités aux propriétés déjà parfaitement déterminées et qui se trouvent complètement en notre possession.

Advers. — Je pourrais vous concéder que nous ne sommes pas libres de faire, sur ces matières, telles ou telles présuppositions arbitraires. Mais je ne saisis pourquoi celles dont il vient d'être question ne sont pas légitimes. Elles n'ont rien d'arbitraire ! Vous venez de les présenter vous-même comme des conditions nécessaires pour que la spéculation philosophique puisse trouver un point de départ assuré. Pourquoi n'acceptez-vous pas la contrainte de cette nécessité ?

Idoine. — Il y a dans ce que vous venez de dire, Advers, une espèce de cercle vicieux qui me cause une gêne véritable. Car c'est précisément ce que vous posez comme nécessaire qui me paraît être une hypothèse contestable.

Advers. — Je ne sais à quelle hypothèse vous faites allusion. Parlons-nous la même langue ? Et parlons-nous du même sujet ?

Idoine. — Je le répète : vous faites une hypothèse fondamentale, et tous ceux qui parlent de fonder un édifice conceptuel sur des notions essentiellement claires et distinctes la font avec vous : c'est

qu'*il existe* des notions claires et distinctes, ou toute autre sorte d'idées ou de concepts de la même qualité.

Encore une fois, d'où tenez-vous que, dans l'architecture de l'esprit, on puisse construire en posant un fondement qui ne bougera plus et qui ancrera tout l'édifice dans le vrai ? Pourquoi est-ce que cette hypothèse ne sortirait pas d'une fausse analogie avec les règles de l'architecture matérielle ? Et pourquoi la doctrine du Dictionnaire, qui la pose en méthode valable et nécessaire *a priori* — et qui n'est pas la seule à le faire — dites-moi pourquoi je dois la trouver légitime ?

N'avez-vous point d'argument à faire valoir ? N'avez-vous pas de vues méthodiques à invoquer ? Citez-moi quelque critère que vous puissiez appliquer, que je puisse accepter ! Ouvrez-moi les yeux à cette nécessité évidente pour laquelle je suis aveugle !

Advers. — Mon cher Idoine, vous avez un esprit qui ne sait pas se plier aux nécessités dont il ne se sent pas responsable. Dans notre cas vous semblez oublier qu'il existe une discipline qui s'est déjà longuement occupée de faire la lumière sur les conditions dans lesquelles la pensée peut s'exercer.

Idoine. — Vous voulez dire la psychologie, et surtout la psychologie génétique ?

Advers. — Non pas ! C'est à la théorie de la connaissance que je pense. C'est dans le cadre de cette discipline qu'il faut porter vos exigences. C'est là que les questions que vous posez peuvent être préalablement tranchées.

6. *Idoine conteste l'idée d'une théorie de la connaissance antérieure à la connaissance.*

Idoine. — Notre dispute se déplace. Mais elle ne progresse pas. Aux objections que je présente contre une doctrine préalable, vous répondez par un renvoi à une théorie préalable. Je veux bien vous suivre sur ce nouveau terrain. Mais les choses ne s'y présenteront pas sous un jour essentiellement différent.

Peut-être même continuerons-nous de nous disputer au moment même de nous engager dans ce nouveau domaine. Car peut-être penserez-vous que le mot de théorie de la connaissance a une signification en soi bien claire et bien établie. Tandis que pour moi la question : Qu'est-ce qu'une théorie de la connaissance? reste ouverte et n'a pas encore trouvé sa réponse définitive. Si nous nous accordons sur une

définition, vous aurez tendance à la prendre pour définitive et je ne pourrai la tenir que pour provisoire. Et je doute que, même avec la meilleure volonté de part et d'autre, nous arrivions à formuler deux définitions qui ne diffèrent par quelque nuance assez essentielle. Ne voulons-nous pas l'essayer ? Proposez votre définition, Advers.

ADVERS. — C'est la discipline qui étudie et qui fixe préalablement les conditions et les moyens de la connaissance.

IDOINE. — Ma proposition est à la fois fort semblable et fort différente. C'est la discipline qui étudie et fixe les conditions et les moyens en devenir de la connaissance. Vous dites « préalablement », je dis « en devenir ». C'est toute notre querelle.

Nous avons, je pense, à nous faire, sur la façon dont nous envisageons cette discipline assez spéciale, des objections en quelque sorte complémentaires. Voici les miennes, où vous trouverez un écho des reproches que je faisais à la doctrine du Dictionnaire.

Au premier moment, votre point de vue offre un étonnant avantage. Les exigences qu'il comporte ont immédiatement prise sur les éléments de la pensée. Tout ce que nous appelons concept, idée, représentation, signification, etc., doit subir un joug uniforme : celui des conditions nécessaires *pour qu'il existe* une théorie préalable de la connaissance. Et ces conditions exercent une telle contrainte que certaines propriétés de ce que je viens d'appeler les éléments de la pensée en deviennent elles-mêmes nécessaires. Peut-être est-il possible, par cette voie, de justifier la doctrine des « significations premières bien déterminées ». A la réflexion, on découvre cependant que cet avantage est trop chèrement payé : car l'hypothèse qu'il doit exister une théorie de la connaissance antérieure à la connaissance est tout simplement arbitraire.

A supposer que cette hypothèse soit erronée, — et pourquoi ne le serait-elle pas ? — toutes les contraintes qu'elle développe sont, elles aussi, arbitraires, et tout ce que nous en pouvons tirer concernant la nature des idées, représentations, significations, etc., n'est plus que méthodique illusion.

ADVERS. — En effet, vos objections ne varient guère. Vous ne cessez de réclamer une justification dont je continue à ne pas saisir la nature. Pour vous satisfaire il faudrait imaginer, par je ne sais quelle acrobatie intellectuelle, un point de vue méthodique, apportant son expresse et propre justification. Et quant à vos idées sur la théorie de la connaissance, — selon lesquelles il ne saurait y avoir de

théorie de la connaissance antérieure à la connaissance, — n'ai-je pas le droit d'y voir aussi une hypothèse ? Je ne sache pas que vous les ayez déjà justifiées, pour reprendre contre vous vos propres exigences.

Et d'ailleurs, je n'ai qu'à reprendre aussi le grief fondamental que je formulais déjà tout au début de cette controverse : votre position ne peut qu'être fausse, parce qu'elle retire tous ses points d'appui à la pensée spéculative. Je n'imagine pas comment vous allez résoudre le difficile problème de justifier le certain par l'incertain — ou mieux encore d'édifier quelque chose sur le vide.

Idoine. — Vous déplairait-il que je vous rappelle — en l'arrangeant à peine pour la circonstance, — certain dialogue de cosmologie primitive ?

« Pourquoi la terre ne tombe-t-elle pas ?

C'est qu'un immense éléphant la supporte !

Et qui soutient celui-ci ?

Ses quatre pieds reposent comme quatre colonnes sur la carapace d'une énorme tortue.

Et qu'est-ce qui porte la tortue ? »

. . . . . .

Le jeu des demandes et des réponses pourrait continuer indéfiniment. A qui donnez-vous tort ? A celui qui demande ou à celui qui répond ? Si le questionneur déclare le jeu absurde et prétend qu'il n'aurait jamais dû commencer, lui demanderons-nous avec ironie comment il s'y prendra pour faire tenir la terre sur le vide ?

Les faits n'ont-ils pas tranché la question en faveur de la solution qui enlevait à l'explication tous ses points d'appui ? Pourquoi l'équilibre de nos pensées serait-il moins subtil que l'équilibre des mondes ? Et pourquoi faudrait-il qu'il imite les grossiers étagements que maintient leur pesanteur ?

N'y a-t-il pas aussi, Advers, dans la question que nous agitons, des faits dont on pourrait invoquer et accepter le témoignage ?

7. *Idoine invoque des faits.*

Advers. — Il y a des nécessités contre lesquelles les faits ne peuvent rien. D'ailleurs, je ne sais vraiment pas quel ordre de faits nous pourrions faire intervenir dans ce débat.

Idoine. — Ne pourrions-nous pas examiner, par exemple, si tel ou tel mot bien simple que l'on ne peut s'empêcher d'employer pos-

sède une signification complètement univoque et déterminée, ou si peut-être sa signification n'atteint pas à ce degré de perfection. Le mot auquel je penserais en premier lieu est celui même de « fait ». Nous parlons d'invoquer les faits : mais savons-nous de façon parfaitement précise ce que cela veut dire ? Un fait, direz-vous, cela ne s'explique pas, mais cela se conçoit tout à fait clairement !

Ce n'est en tous cas pas l'idée d'Enriques, qui a soumis l'idée de fait à une analyse extrêmement incisive, sous ses différents aspects de fait dans les sciences physiques, de fait en histoire, de fait en sociologie, en psychologie, etc. La réponse à cette enquête ne peut être sincèrement mise en doute. C'est qu'on ne peut concevoir ce qu'est un fait scientifique, par exemple, antérieurement à la science. La dernière signification du mot « fait » en science est en fonction de l'état actuel des connaissances scientifiques. Cette signification n'est d'ailleurs qu'un moment d'un devenir historique qui n'est pas achevé.

Il me serait facile de démontrer des circonstances analogues sur tel ou tel exemple particulier. Ainsi la loi de la chute des corps, si l'on veut serrer de plus en plus près les conditions de son objectivité, réclame des connaissances de plus en plus étendues, qui vont jusqu'à englober les dernières théories de la gravitation généralisée. Encore une fois, l'objectivité scientifique n'est pas définissable antérieurement à la science.

J'ai parlé spécialement du fait dans les sciences. Mais ailleurs les choses ne se présentent pas autrement.

Puis-je ne pas conclure que la signification du mot fait est en devenir ; que ce mot ne peut être préalablement défini dans sa réelle acception ? Que par conséquent il ne saurait figurer dans le Dictionnaire des significations préalables dont nous parlions il y a un instant.

Est-ce là, oui ou non, un témoignage qu'on puisse récuser ? Devant l'urgence de tenir compte de cette expérience, la nécessité de fournir une fois pour toutes son fondement à la pensée spéculative ne doit-elle pas être tenue pour préconçue et pour arbitraire ?

Advers. — Ce n'est encore qu'un exemple, peut-être singulier, dont vous tirez trop hâtivement des conclusions générales.

Idoine. — Cette réponse me déçoit véritablement. J'imaginais que vous ressentiriez plus vivement tout ce qui confère à cet exemple une signification privilégiée. Que vous montreriez plus de compréhension pour les fonctions inimitables et irremplaçables que l'idée de fait remplit dans l'organisation de nos pensées. Mais cet exemple ne

semble pas vous suffire. Qu'à cela ne tienne. En fin de compte, tous les mots du Dictionnaire pourraient nous rendre les mêmes services. Il est vrai que pour la plupart, cette analyse manquerait d'intérêt philosophique. Seuls les mots centraux, les mots-clefs, méritent d'être examinés aussi attentivement.

ADVERS. — Je doute que la signification du mot objet se laisse relativiser.

IDOINE. — Vous avez tort. Vous semblez ne penser qu'à ce qu'on nomme maintenant volontiers l'objet macroscopique. Mais vous ne sauriez pas m'indiquer, de façon convaincante, par quoi cette idée de l'objet se distingue de l'idée d'un objet à l'échelle atomique. Or les physiciens ne font aucun mystère des difficultés déconcertantes qu'on éprouve à concevoir bien nettement ce qu'est un corpuscule — le germe même de la notion d'objet !

Sans parler des arguments que l'on tire de l'étude de la genèse de l'idée de l'objet chez les petits enfants.

ADVERS. — Mais vous n'entamerez pas l'idée du vrai, telle que par exemple, les mathématiques et la logique la réalisent.

IDOINE. — Oserais-je vous rappeler que je me suis précisément attaché à faire ressortir les profondes variations que l'idée du vrai a subies de Platon et Aristote jusqu'à Russell et Brouwer ?

ADVERS. — Prétendrez-vous que même l'idée de l'être puisse être atteinte par cette dissolvante analyse ?

IDOINE. — Le mot dissolvant est de trop, car cette analyse ne détruit que des idées préconçues. Quant au reste, je crois avoir en effet bien montré que l'idée de l'être n'a pas encore atteint l'immutabilité de la perfection. Voyez, par exemple, dans mon étude *Qu'est-ce que la Logique ?* le passage sur la logique de l'existence.

ADVERS. — Vous dirai-je que je vous crois ? Mais ce que je vous déclare bien nettement, c'est que le paysage philosophique que vous m'offrez n'est que ruines et chaos. Où voulez-vous en venir ? Je suis incapable de le comprendre.

8. *Idoine conclut.*

IDOINE. — Où je veux en venir ? N'est-il pas clair que je voudrais tout d'abord atteindre et réfuter une doctrine très générale à l'ombre de laquelle nous avons suffisamment vécu : la doctrine du fondement ? Doctrine selon laquelle il existerait quelque part, dans le monde des idées, un fondement éternel pour le système de nos connaissances.

Selon laquelle, par exemple, il existe un fondement verbal et conceptuel des Mathématiques, le problème essentiel de la philosophie mathématique étant de le découvrir, de l'expliciter une fois pour toutes.

Si nous en avions le temps, j'aimerais vous montrer que c'est précisément cet espoir d'un fondement établi à jamais qui se trouve déçu et démenti par les dernières péripéties de la lutte « pour écarter définitivement des mathématiques tout danger d'antinomies et de contradictions ». La tentative, dont la mise en exécution s'est dévoilée si étonnamment difficile, de formaliser d'outre en outre les démarches du raisonnement mathématique, pour les saisir dans une structure bien définie, — cette tentative est profondément analogue à toute tentative d'expliquer notre être et le monde à partir d'un système d'acceptions bien arrêtées. C'en est même la figuration la plus nette que l'on en ait jamais imaginée. A voir le problème du fondement échapper à tout encerclement méthodique, à le voir reparaître avec toute sa virulence chaque fois qu'on a pensé le conjurer, on finit par comprendre que le soi-disant « Problème du fondement » est sans issue, parce qu'issu lui-même d'une fausse perspective philosophique.

Pour formuler les choses en termes encore plus stricts, les dernières expériences faites dans l'étude du problème des fondements ont jeté le doute sur toute règle normative inconditionnelle et sur toute activité normative autonome. Le problème central qui se dégage n'est plus le problème des fondements, c'est le problème des méthodes.

Advers. — Mon cher Idoine, d'un mot je crois pouvoir jeter toute votre argumentation par terre. C'est que plus vous exigez qu'on vous donne raison, plus vous vous donnez tort à vous-même. Car si l'on vous accorde tout ce que vous demandez,

que les mots n'admettent que des significations mal arrêtées,

que les concepts restent toujours plus ou moins inadéquats et inachevés,

que l'activité normative de notre esprit reste toujours défaillante,

que tout enfin soit vacillant, informe et inefficace, où est le gain dont tous ces renoncements sont payés ?

Ne chiffre-t-il pas simplement par zéro ? Est-ce que vous n'avez pas vous-même perdu l'accès à ces réalités mentales certaines que sont les mathématiques et la logique? Ne vous mettez-vous pas vous-même dans une position absurde ?

IDOINE. — Mon gain ? Ce sera d'abord d'avoir évoqué les conditions de mon entreprise, conditions difficiles, mais qu'il ne nous est pas donné de refuser, auxquelles il ne nous est pas permis de nous soustraire, parce qu'elles sont ce qu'elles sont, avec toute la signification pratique et coercitive que peut prendre le verbe « être » en ces matières.

C'est qu'enfin j'aurai la liberté de reprendre ma formule : *l'esprit est idoine à la connaissance et la connaissance est idoine à son objet*, sans risquer de me voir accuser, avant d'avoir été entendu, de rééditer un point de vue vieux comme le monde.

COMMENTAIRE.

9. C'est ici que se termine le dialogue. Dialogue qui, vous le voyez, n'est qu'une introduction. Par conséquent, dialogue bien trop long, penserez-vous peut-être. Mais que je n'aurais su comment éviter. Car s'il m'était refusé de recréer le climat dans lequel se place ma tentative par quelques allusions, que le cours d'un entretien permet, mais qu'un exposé systématique défend, je ne sais comment j'aurais pu refouler la pression des points de vue traditionnels, pour dégager le lieu de mon intervention.

Idoine ne s'est d'ailleurs défendu que d'un reproche essentiel : celui d'être réaliste au sens traditionnel. Il se défendrait avec autant d'énergie d'être un idéaliste à la manière de Kant, ou un simple pragmatiste. La défense dialoguée qui précède ne doit avoir que la valeur d'une réaction sur une partie seulement du front que j'occupe. Pour le reste, qu'il me soit permis de renvoyer aux ouvrages que j'ai déjà cités.

10. Vous avez évoqué le climat, dira-t-on. Situez maintenant le point de vue. De quoi va-t-il s'agir ?

Il va s'agir de réintégrer dans une signification efficace tout ce qui semble avoir été nié systématiquement. De retrouver l'accès à la certitude des mathématiques, de réinstaller la logique dans ses fonctions normatives, de rechercher à nouveau le concours de l'évidence, de réinstaurer la confiance dans l'intuition, de remettre le Dictionnaire en vigueur, etc., etc. Mais tout ceci dans une autre perspective, qui modifie le sens originel et traditionnel de tous les mots tels que certitude, vérité, norme, fondement, intuition, acception, etc.

Il va donc s'agir de se refaire une idée systématique de la façon dont toutes les fonctions de l'esprit s'articulent et se coordonnent, et

de la façon dont elles s'insèrent dans ce qu'il faut bien appeler le monde extérieur.

Mais ce qu'il faut bien apercevoir pour commencer, c'est ce dont aucune de nos facultés n'est capable. Il faut avoir vu les activités normatives impuissantes devant les antinomies que l'exercice de la définition explicite entraîne, l'intuition et le sentiment de l'évidence mis en défaut par le développement même des mathématiques, la raison constituée impuissante à dénouer le nœud gordien de la théorie de la démonstration, l'expérimentation hésitante devant l'interprétation de ses nouvelles découvertes et s'interrogeant sur ce qu'est, en définitive, la connaissance.

Chacune de nos facultés de connaître, de savoir, de conclure, de juger et d'apprendre semble avoir touché, en ces dernières années, à certaines limites imprévisibles *a priori*. Les ignorer serait pur aveuglement. Il faut, au contraire, les regarder bien en face, les faire entrer dans notre compte et dans notre jeu ; non pas par renoncement à en savoir davantage, mais pour sauvegarder les conditions du savoir.

Il faut, certes, reconnaître les normes valables, au besoin il faut les imaginer. Mais il faut aussi inventer, au fur et à mesure de notre progression, un sens efficace au mot norme et au mot valable. Ceci n'est pas une jonglerie de mots : il suffit d'aller voir comment se crée la théorie des quanta pour se rendre compte de la justesse de ces observations.

Il faut, je le répète, avoir bien vu que rien de ce que nous pourrions prendre comme base de notre effort de systématisation ne mérite une absolue confiance ; que nous sommes des *orphelins de la certitude totale*. Que nous n'avons aucun fondement, aucune base, aucune norme que nous puissions accepter sans critique — critique pour laquelle il n'existe pas non plus de points de repères préliminairement établis en toute certitude.

Il faut avoir vu toute l'étendue de notre dénuement, avant de pouvoir reconnaître quelle sera notre richesse.

11. En l'absence de toute vérité prédéterminée, où trouverons-nous un point d'appui pour notre reconstruction ? Ne sommes-nous pas condamnés à l'impuissance ?

Il me faudra me contenter de décrire très sommairement, dans ses grandes lignes seulement, la position à laquelle nous sommes, me semble-t-il, acculés. Comme moyen commode d'exposition, je me permettrai de me servir d'une comparaison avec le grand exemple

de Descartes. Vous remarquerez que la constatation de notre misère méthodique n'est pas sans analogie avec le doute systématique dont Descartes faisait précéder l'illumination décisive du : *Cogito, ergo sum.* Mais veuillez aussi remarquer que notre position initiale, comparée à celle de Descartes, est fort défavorable. Dans le fatras des idées sans valeur, Descartes avait réservé l'infaillibilité de l'intuition, de la lumière naturelle de l'esprit, en face des vérités simples ; et la certitude de la déduction telle que les mathématiciens la pratiquaient.

Le doute systématique dont il semblait faire profession avait donc d'emblée réservé un îlot de certitude. La méthode qui devait être proposée à l'esprit était, elle aussi, prête à intervenir sous les espèces de la méthode des Sciences mathématiques de son temps. Il est vrai qu'elle n'était encore qu'implicite et qu'il était réservé à Descartes d'en formuler explicitement les règles fondamentales.

Notre doute est d'une tout autre qualité : il atteint également, pour autant qu'il s'agit de certitudes absolues, les deux sources de la certitude cartésienne : l'*intuitus mentis* et la déduction logique.

Il atteindrait aussi, par exemple, l'idée kantienne de nécessité *a priori*. L'idée d'une participation certaine à quelque connaissance rationnelle absolue nous est définitivement refusée.

Or, c'est ici qu'intervient le brusque retournement de la situation. Si, de ce point de vue théorique, absolu, Descartes a l'avantage sur nous, — avantage illusoire, puisqu'il est précisément la cause de l'inadéquation finale de la doctrine cartésienne à ce que nous savons des réalités de l'esprit, — en revanche, en tout ce qui concerne le savoir objectif, le savoir scientifique au sens le moins ambitieux de ce mot, nous sommes privilégiés au centuple. Il existe des techniques du savoir objectif : la science est la plus grande des réalités mentales de ce temps.

12. Je viens de parler du savoir objectif : est-ce à dire que j'entre dans l'aventure scientifique avec une idée toute faite et toute prête de ce que ce mot signifie ? Aucunement. Je rappelle ici l'enquête d'Enriques sur les notions de fait et d'objectivité. On entre dans la science avec les certitudes pratiques du bon sens, avec la notion commune d'objectivité, encore assez vague et pourtant efficace dans un certain cadre d'actions et de réflexions. Mais le destin de cette idée ne fait que commencer. Je l'ai déjà dit : l'idée de l'objectivité scientifique n'est pas antérieure à la science. Elle n'est pas définissable

en l'absence de la science. L'objectivité scientifique, c'est le concept plus différencié que les techniques du savoir ont su tirer de la notion encore brute de l'objectivité du sens commun.

On a dit : La science commence où le bon sens finit. On devrait ajouter : Le bon sens finit où la science commence. Vous m'entendez bien : Non pas que science et bon sens s'opposent ou s'excluent ; ni que le bon sens soit à tout coup démenti par la science, mais le bon sens remet ses pouvoirs à plus fort que lui.

Le sens du mot objectivité ne m'est pas donné par une analyse plus ou moins grammaticale, me ramenant finalement vers certaines essences fondamentales *a priori*. Sa signification naît au contraire d'une activité complexe, multiple, dont tous les caractères ne sont eux-mêmes pas complètement définissables *a priori*.

Le sens actuel du mot objectif, il faut le chercher dans les modalités d'un certain arbitrage que la science a su établir entre le moi et le non-moi, entre l'esprit et les choses qui ne sont pas dans l'esprit, entre l'idéal et le réel.

Tous ces derniers mots, d'ailleurs, ne prenant eux-mêmes leur sens véritable et efficace qu'en fonction de ce même arbitrage.

13. J'ai mis le mot objectif spécialement en vedette. Mais pour chaque mot-clef, on pourrait en dire autant. Je pourrais reprendre l'idée du *vrai*, ou l'idée de *l'être* dont il a déjà été question au cours du dialogue. Mais je crois plus instructif de prendre la logique comme nouvel exemple. Qu'est-ce que la logique ?

Surtout ne me répondez pas par une définition telle que celle-ci : La logique est la science des jugements valables. Je pourrais vous en contester tous les termes. Il me suffit d'ailleurs de le faire pour le dernier : valable. Car ce mot, qui n'est pas sans parenté avec le mot objectif, n'a pas plus que celui-ci un sens tout fait par avance. Ce qu'il veut dire dans la science, dans un énoncé sur des électrons, par exemple, n'est pas déterminé par avance. Il serait des plus faciles de reprendre point par point, sur cette idée, l'enquête d'Enriques dont j'ai déjà parlé. Le résultat ne peut faire aucun doute :

Le sens le plus exigeant du mot valable, il faut actuellement le chercher dans les modalités de l'arbitrage que la science a su instituer entre les énoncés justifiés et les autres énoncés, entre les démarches cognitives efficaces et les démarches inefficaces.

Et toute autre définition préalable devra être également refusée. Le mot même de définition n'a pas un sens complètement sûr *a priori*,

ce que les difficultés de la théorie des ensembles ont fini par faire comprendre.

Et si, pour mon compte, je propose une formule comme celle-ci : Par un de ses aspects, la Logique est une Physique de l'objet quelconque, par un autre un Canon naturel des jugements, par un troisième une Charte de certaines libertés naturelles, je n'y vois nullement une définition qui me dispense d'examiner comment les mots que j'emploie doivent être interprétés. C'est une formule faite non pour définir, mais pour résumer.

L'idée de la logique en son sens actuel est la résultante de la poussée méthodique qui, à partir de la logique d'Aristote, en a fait une logique formelle et une logistique.

Elle n'est pas définissable *a priori*.

14. Je pourrais multiplier les exemples, citer la notion d'espace, que complique encore l'intervention de la notion intuitive d'espace à côté de l'espace géométrique et de l'espace physique. Mais, en principe, ces exemples n'ajouteraient plus rien à ce qui a été déjà dit.

Cependant, et parce qu'il fut question de la théorie de la connaissance dans le dialogue, je voudrais dire encore un mot du concept. On comprend, je pense, maintenant, le sens de l'affirmation : « Il n'y a pas de théorie de la connaissance antérieure à la connaissance ». A cet instant, j'aimerais ajouter ...« à la connaissance *scientifique* ». Car c'est précisément dans les techniques du savoir scientifique que les concepts fondamentaux de la théorie de la connaissance prennent leur signification la plus évoluée.

Il est assez paradoxal de trouver une confirmation de ces vues jusque dans les arguments de ceux qui les contestent. Si, par exemple, l'on me répondait qu'un concept peut être défini : un invariant fonctionnel, je ferais immédiatement observer que ceci n'est pas du tout une définition au sens traditionnel de ce mot, car la notion d'invariant est une création fort récente de la science mathématique. Que, d'ailleurs, il n'y a invariance que par rapport à un système opératoire, et que cette dernière notion est elle-même fort récente. Qu'enfin l'invariant et le système opératoire se définissent par les règles usuelles de la définition mathématique qui ne sont pas antérieures à la logique. Ce qui ferait apparaître un cercle vicieux.

La formule : Le concept est un invariant fonctionnel, n'est donc pas une définition régulière. C'est quelque chose de beaucoup plus complexe, qui fait allusion à une sorte de transmutation d'un sens

antérieur sous la pression de connaissances nouvelles. Ce qui confirme ce que je disais, il y a un instant, de la théorie de la connaissance.

15. Ces exemples illustrent, je crois, assez nettement l'idée dominatrice que voici :

De même que Descartes a choisi l'esprit scientifique de son temps comme l'arbitre des certitudes, c'est la science de notre temps, ce sont les techniques actuelles du savoir objectif qui représentent la dernière et naturelle instance dans le problème général, dans le problème philosophique, de la connaissance.

* * *

16. La situation est claire et nette, pensera-t-on peut-être ; dans ces circonstances il n'y a plus qu'à céder complètement le pas à la science. La réflexion critique n'a plus qu'à plier bagage et la philosophie à fermer boutique. Mais la comparaison avec la tentative cartésienne va nous permettre, encore une fois, de mieux apprécier tous les éléments de la question.

Descartes, avons-nous constaté, avait accepté les mathématiques de son temps comme modèle exclusif de tout savoir certain. Si ses réflexions en fussent restées là, nous n'eussions pas connu le *Discours de la Méthode*. Débordant au contraire la science établie par une critique fondée sur le savoir scientifique lui-même, il a su distinguer que le problème philosophique de l'heure était celui de la Méthode de la science.

Toutes simples et naturelles — et même banales — que nous paraissent aujourd'hui les règles cartésiennes, il fallait les apercevoir, il fallait les formuler et distinguer qu'à elles seules elles régissaient — disons plutôt, en tenant compte de ce que nous savons aujourd'hui, elles paraissaient régir — toute l'activité de l'esprit en quête de la connaissance.

Il fallait en outre organiser un ensemble systématique de vues sur la nature de l'intuition, sur celle des idées simples ou complexes, claires ou confuses : il fallait, en un mot, adapter ce qu'on n'appelait pas encore une théorie de la connaissance, bien que c'en fût déjà l'esquisse, à l'idée dominatrice qui était de formuler la charte d'autonomie du savoir scientifique.

Les exigences de l'esprit critique enrichi par tout le savoir objectif ne sont aujourd'hui pas moindres qu'il y a trois siècles : ce sont au

fond les mêmes. C'est son droit et c'est aussi son devoir d'apprécier les démarches de la science avec la totalité de ses moyens actuels. Son rôle est d'aider la pensée scientifique à prendre conscience d'elle-même ; de lui faire parcourir un chemin analogue à celui qui sépare, dans l'esprit humain, une intention obscure d'une volition réfléchie. C'est de lui faire don d'une *Méthode pour bien conduire sa pensée dans la recherche du savoir objectif*, d'une méthode adéquate aux besoins actuels de la connaissance.

Aujourd'hui, comme au temps de Descartes, le problème philosophique par excellence me semble donc être de formuler la charte où se constituerait en droit l'autonomie de fait de la pensée scientifique.

*
* *

17. Voilà donc l'idée dominatrice qui doit inspirer nos démarches. Une fois qu'on l'a bien conçue, la réalisation n'est plus, en quelque sorte, qu'une œuvre de technique, — d'une technique, il est vrai, très complexe qui participe plus ou moins de toutes les disciplines. Il s'agit d'organiser, d'accorder, d'articuler les uns aux autres tous les moyens du savoir : l'intuition, sous ses formes les plus diverses, du vrai, de la qualité, du temps, du nombre, de l'espace, etc. ; les activités normatives s'exerçant par la logique et les catégories ; l'expérimentation avec tous ses modes ; les activités rationalisantes et symbolisantes des mathématiques, etc., etc. A la dénombrer ainsi, notre richesse en moyens de connaître est presque effrayante. Il faut cependant n'en rien perdre. Il faut que chacune de nos facultés trouve sa place et son rôle dans une synthèse qui, considérée d'un certain point de vue soit Théorie de la connaissance et, d'un autre, Méthode de la connaissance.

18. Mais tout ceci, direz-vous, n'est que rêve et désir. Vous déroulez devant nos yeux un programme dont le plus grave défaut est de ne pas être réalisé. Ne serait-il pas temps d'indiquer les moyens techniques concrets que vous estimez capables d'être mis en œuvre ?

Or, je crois pouvoir affirmer que mes dernières études, en particulier *Les Mathématiques et la Réalité*, apportent précisément une réalisation de ce programme dans ses moments principaux.

Et quant aux moyens concrets, dont on peut disposer, par une sorte de répétition historique, c'est encore les mathématiques qui l'apportent.

Deux mille ans de pensée mathématique critique et active ont abouti à la création d'une méthode d'un genre tout à fait original : *la méthode axiomatique.* Placez-la dans la perspective que je viens d'évoquer. Regardez-la comme un trait d'union entre le concret qu'elle vise et l'abstrait qu'elle crée : elle définit alors une concordance schématique d'un genre spécial, qu'il serait vain de vouloir évoquer par des moyens plus simples. C'est pour désigner cette concordance dans sa spécificité, dans son originalité, que *le mot « idoine » était réservé :*

L'abstrait que crée la méthode axiomatique est « idoine » au concret qu'elle ne cesse de viser.

Il se présente enfin que cette façon d'imaginer les rapports du rationnel au réel est une sorte de clef unificatrice qui articule entre elles les différentes activités de notre esprit, en apparence si éloignées les unes des autres, que je viens de citer : l'intuitive, la normative, la formalisante, etc. Je l'ai déjà dit : cette partie de l'organisation du système de nos connaissances est une œuvre d'assez longue haleine et de caractère plutôt technique, sur laquelle il n'était pas dans mes intentions d'insister ici.

* * *

19. Ma conclusion va maintenant tenir en deux phrases :

La critique des démarches de l'esprit peut et doit accompagner la recherche de la connaissance, — et tout particulièrement la recherche de la connaissance scientifique — comme un commentaire perpétuel accompagnant un texte difficile.

L'idonéisme ne veut pas être plus qu'un moment — actuel — de ce commentaire.

Zurich. Ferdinand GONSETH.

DISCUSSION

Perceval Frutiger ouvre la discussion et affirme être de l'avis de M. Gonseth sur l'accord des faits avec la théorie, dans le sens déjà indiqué par Enriques.

Rolin Wavre déclare être entièrement d'accord avec le conférencier en ce qui concerne la description de l'atmosphère générale dans laquelle baignent actuellement les discussions épistémologiques touchant les mathématiques :

il n'est que trop vrai qu'il y a crise quant aux notions fondamentales telles que vérité, évidence, déterminisme, etc.

Il est difficile de fixer à l'avance des limites à la technique mathématique. Elle se déploie dans son développement spontané, tel un feu d'artifice dont chaque éclat éclaterait à son tour, si bien qu'il serait vain de prétendre établir la parabole de sûreté d'un tel tir. Descartes n'a pas prétendu donner une méthode universelle en mathématique : il s'en est tenu à des conseils de sens commun, très généraux.

Les mathématiques sont autonomes à l'égard de la philosophie comme à l'égard de la logique ; la méthode ne peut se détacher de la technique en mathématique : elles ne font qu'un. Y a-t-il, M. Gonseth, une méthode en mathématique qui ne doive, par la suite, être revisée ?

F. Gonseth. Cette dernière question de M. Wavre abonde dans mon sens : la méthode et la technique sont solidaires et liées dans leur devenir. Cependant, il reste à constamment dégager la figure actuelle de la méthode. Il faut donc une critique doublant la technique et accompagnant la recherche.

Jean Piaget. Il convient de féliciter M. Gonseth pour sa belle étude. Je marque mon accord avec la méthode, dont l'esprit est exactement celui de la méthode génétique par son élimination des présuppositions habituelles :

1. Pas de réalité toute faite.
2. Pas de structure intérieure toute faite.
3. Pas de logique toute faite *a priori* : elle se construit.

Entre l'analyse de la pensée scientifique en devenir et celle des débuts de ce développement génétique, il y a donc continuité complète. Mais le problème est de savoir si ce développement comporte une vection, et comment la déterminer sans préjuger de l'évolution ultérieure.

F. Gonseth. En effet. Les positions réaliste et idéaliste ne doivent être occupées que transitoirement, pour être dépassées. Mais cela n'empêche nullement la recherche et la connnaissance efficace des lois d'évolution.

Ni sous l'angle de l'existence, ni sous l'angle de la structure, ces lois ne représentent une difficulté d'un genre inédit pour la théorie de la connaissance idonéiste. A leur étage (qui, dans une certaine perspective, est le dernier) et dans leur cadre naturel (qui n'est pas celui d'une existence individuelle) elles sont connaissables comme toute autre réalité : d'une connaissance sommaire et revisable. Le problème de la vection ne se pose pas autrement que celui de tout autre phénomène mental stable ou stabilisé.

Louis Rougier marque son accord quant au caractère évolutif des concepts ; mais, dit-il, quand on engage une discussion, on est dans l'obligation pratique de fixer le sens des termes d'une façon plus ou moins conventionnelle.

Descartes n'a pas donné la charte de la pensée scientifique de son époque, car Descartes le savant, ainsi que l'a montré Milhaud, ne reste pas inféodé à Descartes le métaphysicien qui est beaucoup plus scolastique.

Quelles sont, d'autre part, les exigences du symbolisme de coordination ?

Dépassez-vous la notion d'arrangement économique dans le domaine de l'explication ?

F. Gonseth. Je reconnais pleinement la nécessité de figer les significations, en tant que mesure transitoire : cela fait partie des schématisations que l'analyse idonéiste révèle comme légitimes. Mais on ne doit pas interpréter cette mesure pratiquement légitime comme le signe d'une réalité invariable contenue dans les mots.

Le recours au symbole est une nécessité *sine qua non* de la pensée moderne. Pour expliciter le rôle du symbole, les mots de commodité, d'arrangement économique, etc., ne suffisent pas : ce rôle est spécifique. Au niveau des techniques mentales dont nous parlons, le sens de ces mots est à refaire et se refait en corollaire du progrès de ces techniques.

Jean de la Harpe. Je désire préciser une attitude en face de votre pensée. Tantôt je me sens très proche et tantôt très loin ! Je vous accorde que la philosophie doit se placer *in medias res*. Il y a diverses façons de concevoir la vérité (adéquation aux choses, vérité opératoire, formalisme logique). Distinguons la logique des signes ou logique constituée. Si la pensée est une série de prises de conscience, le problème des fondements que vous avez déclaré supprimé ne réapparaît-il pas nécessairement pour la pensée constituante ?

F. Gonseth. Ai-je déclaré le problème supprimé ? Je veux plutôt dire que le problème d'un fondement définitif est un faux problème.

Mes remarques sur la doctrine du dictionnaire visaient certainement l'opposition verbale de la pensée constituée et de la pensée constituante. L'étude de la pensée mathématique montre que la pensée constituante n'est connaissable qu'à travers les formes constituées, celles-ci étant une figuration schématique de celle-là. Cette relation permet précisément à la théorie de la connaissance idonéiste d'expliquer comment la pensée constituante, bien que liée dans son expression aux formes constituées, peut dépasser ces dernières.

En un mot, la connaissance de la pensée constituante n'exige aucun traitement singulier : elle se passe de fondement explicité définitivement.

Jean de la Harpe. Il y a action et réaction de la structure sur la fonction : là est le problème du fondement. Il existe nécessairement une vection, comme le disait M. Jean Piaget.

F. Gonseth. Qu'il y ait là un problème capital, je n'ai aucune raison de le contester. Bien au contraire. Mais existe-t-il une systématique où il se présente comme problème du fondement ?

Entre la vection d'une évolution mentale et cette évolution, il y a un rapport comparable au rapport qui existe entre la loi selon laquelle se déroule un phénomène et ce phénomène. Pas plus pour la vection que pour la loi je n'éprouve le besoin d'instituer un genre à part de connaissance. En pensant comme je pense pour le reste, je les reçois, me semble-t-il, adéquatement.

Quand vous parlez de vection, M. de la Harpe, vous êtes réaliste et je refuse de l'être, même sur ce point, de cette façon.

Samuel Gagnebin félicite chaudement le conférencier et désire revenir sur la parenté, signalée par M. Gonseth, entre sa pensée et celle de Descartes. Chez Descartes, le créateur de la méthode et le savant ne font qu'un (voir les *Regulæ*). La pensée scientifique est autonome à ses yeux ; elle crée sa méthode et discute ses propres normes. On rencontre aussi cette union étroite entre pensée scientifique et pensée philosophique dans la *Physique* d'Aristote.

M. Gonseth s'attaque au même problème en s'élevant contre cette idée que les mathématiques se suffisent à elles-mêmes : les mathématiques sont une sorte de théorie physique, toujours en progrès, et la logique est, aussi bien que les mathématiques, fondée sur quelques hypothèses qu'il faut toujours mieux préciser.

Tout philosophe, tout physicien, tout mathématicien en est réduit au même point : les murs entre les sciences sont tombés. Une telle conception révèle la responsabilité de tout homme qui pense, qui cherche à conquérir la vérité : la totalité de la science est engagée dans toute recherche spécialisée.

Elie Gagnebin. Les livres de M. Gonseth ont été pour moi une délivrance. Dans les ouvrages modernes de physique mathématique on retrouve la vieille distinction parménidienne entre la science et l'opinion : on considère comme intangible la validité de la déduction mathématique et on met tout le reste en doute, y compris la causalité. Les bases des mathématiques sont des schémas tirés de la réalité : c'était déjà l'idée d'Aristote. Avec M. Gonseth on en arrive à appliquer la notion de vérification même en arithmétique.

Gustave Dumas. Je m'étonne que dans ce débat on n'ait pas nommé Pascal qui combattait Descartes. Voyez la préface du *Traité du vide :* M. Gonseth ne fait que répéter Pascal.

Elie Gagnebin répond à M. G. Dumas que pour Pascal la relation entre le réel et le concret reste une énigme, alors que M. Gonseth a tenté une solution par sa notion de schématisation par axiomatisation.

Charles Baudouin. Comment le conférencier se situe-t-il par rapport à l'empirisme et au pragmatisme anglo-saxon ?

F. Gonseth. C'est la question à laquelle il me sera le plus difficile de répondre en quelques mots. J'aimerais affirmer préalablement que je ne suis pas plus empiriste au sens habituel que je ne suis un réaliste traditionnel ou un idéaliste kantien.

Certes, c'est à mon avis l'efficacité de la pensée, donc le succès, qui, à côté de la cohérence, fournit le critère essentiel d'une pensée recevable ou irrecevable. Mais il faut ajouter que les mots de succès ou d'efficacité, comme celui d'objectivité, n'ont pas un sens prédéterminé qui prolonge leur signification ordinaire jusque dans les techniques de la connaissance actuelle. Comme je le disais déjà à M. Rougier, ce sens prolongé et plus exigeant est à construire en même temps que progresse la connaissance. Voici comment je pourrais formuler la différence : L'efficacité est une exigence qui se révèle et se cons-

truit par le progrès de la connaissance ; ce n'est pas une justification dont on dispose au préalable. A ce niveau, parler de commodité, c'est proprement ne plus rien dire.

Charles Bally. Je voudrais soulever, en passant, une petite question de terminologie qui ne compromet en rien les théories de M. Gonseth. *Idoine* peut-il voisiner avec *idonéisme* ? La langue est un système où tout se tient ; les néologismes qui y pénètrent entrent en relation, et souvent en conflit, avec des mots préexistants de la même famille étymologique. *Idonéisme*, mot nouveau, se trouve être parent du vieux vocable *idoine*, qui, malheureusement, a tant évolué au cours du temps, qu'il n'est plus employé, dans l'usage courant, qu'en manière de plaisanterie, au point de désigner même, par ironie, une espèce d'imbécillité.

Général Vouillemin. Les mots « explication », « science » et « philosophie » ne sont pas clairs. Il conviendrait de les classer ainsi que leurs significations.

Henri Reverdin remercie l'auteur pour son livre *Les Mathématiques et la Réalité*, qui contient beaucoup de nuances délicates de pensée. L'idée essentielle est que les concepts que nous manions sont des concepts en devenir.

M. Borel remarque que la notion de dégradation de l'idée de vérité que l'on trouve dans les ouvrages de M. Gonseth introduit une nouveauté radicale.

Maurice GEX.

NB. — Les interventions de M. Gonseth ont été revues et remaniées par lui.

Lettre d'Arnold Reymond.

M. Gonseth a bien voulu faire allusion à la définition que j'ai proposée du concept : invariant fonctionnel et opératoire ; elle constituerait à ses yeux un cercle vicieux, parce qu'elle rompt avec la logique traditionnelle et qu'elle s'inspire des mathématiques et de la physique contemporaines. Je ne vois pas en quoi il y a cercle vicieux et pourquoi la logique cesserait d'être elle-même, pour avoir, au contact d'une autre discipline, mieux pris conscience de ses opérations et de la nature de son objet. Je voudrais donc, au sujet du bel exposé de M. Gonseth, essayer de préciser les rapports de la logique avec la physique et les mathématiques.

Je suis pleinement d'accord avec la position qu'il prend vis-à-vis des fondements de toute science particulière. Aucune proposition dans ce domaine ne peut être tenue pour absolument définitive ; car sa vérité est toujours suspendue aux conditions qui ont permis de l'établir et qui peuvent être modifiées par un « plus ample informé » possible. Les études génétiques, si vivantes, et si pédagogiquement conduites par M. Gonseth en mathématiques et en physique, illustrent pleinement cette manière de voir. Elles montrent, en particulier, comment l'esprit humain est parvenu, en partant des données courantes de l'expérience sensible, à construire des notions physico-mathématiques, de plus en plus logiquement maniables.

Mais il ne découle nullement de ce fait, me semble-t-il, que la logique puisse être définie comme la physique de l'objet quelconque. Russell a tenté de réduire les mathématiques à la logique, alors que d'autres (Ecole de Brouwer) cherchaient à opérer la réduction inverse. M. Gonseth réduit la logique à la physique par l'intermédiaire des mathématiques. Je crois que ces réductions, si elles ont l'immense mérite de souligner l'étroite dépendance qui existe entre les diverses disciplines que nous venons de mentionner, n'en sont pas moins défectueuses ; car chaque science, malgré son union étroite avec d'autres sciences, conserve une autonomie plus ou moins large.

C'est le cas en particulier de la logique. Celle-ci, en effet, s'occupe de tout ce qui est donné à la pensée comme un « *cela* » *à juger*. A ce point de vue, elle n'a pas à envisager uniquement les objets perçus dans le monde sensible, mais aussi les volitions, les idéations, les sentiments, les passions, en tant qu'ils donnent prise à l'acte de juger. Les passions (amour, haine, colère, etc.) présentent des caractères de différence, de similitude, etc., tout aussi accusés que les objets donnés dans le monde sensible, et si la logique se constituait suivant le processus indiqué par M. Gonseth, elles auraient pu être prises comme son point de départ. Il me semble donc que c'est singulièrement restreindre la portée et la signification de la logique que de la désigner comme étant simplement la physique de l'objet quelconque.

Si l'on prend le terme « objet » dans un sens aussi universel que possible, à savoir « ce qui est jeté devant la pensée », sans préjuger la question de savoir si l'objet est physique ou non, ne pourra-t-on pas alors appeler la logique la science de l'objet quelconque ? Je ne le crois pas ; et voici pourquoi. La logique, et c'est en quoi elle se distingue des mathématiques, de la physique, de la psychologie, etc., est une science normative (ou mieux encore bivalente) en ce sens qu'elle s'occupe d'un « donné » susceptible de revêtir deux manières d'être (l'une étant jugée de qualité supérieure à l'autre). Une proposition, vraie ou fausse, ne cesse pas d'être une proposition. La logique s'occupe autant du vrai que du faux (tableau des propositions opposées ; les sophismes, etc.). Un traité de mathématiques ne mentionne pas, sinon dans un but pédagogique, des démonstrations fausses. Un cercle ne peut revêtir deux manières d'être opposées et rester un cercle. Ce qui ne correspond pas à la définition du cercle n'est plus un cercle. La logique s'occupe donc uniquement de l'activité de juger et de raisonner en tant que celle-ci doit éviter le faux et parvenir au vrai.

Cette activité de juger, comme toute activité, est soumise à certaines conditions, sans lesquelles elle ne serait pas possible. Parmi ces conditions, les unes concernent tous les jugements possibles et font l'objet de ce qu'on appelait jusqu'à présent logique formelle (et qu'il vaudrait mieux appeler logique générale), les autres sont liées plus ou moins étroitement à la nature particulière des jugements énoncés et comprennent les divers domaines de la logique appliquée (ou mieux particulière).

Les conditions dernières de l'activité de juger ne sont par elles-mêmes ni

vraies ni fausses. La seule question de vérité qui se pose à leur sujet est de savoir si oui ou non elles sont dernières, c'est-à-dire irréductibles et telles que l'on ne puisse s'en passer dans l'acte de juger.

Lorsque leur caractère d'irréductibilité est bien établi, elles peuvent être désignées sous le nom de principes. Comme tels, ceux-ci ont un caractère essentiellement opératoire ; mais pour que l'opération effectuée par leur moyen ait un sens, il faut que l'objet de cette opération s'y prête en quelque mesure. Le principe d'identité, par exemple, implique que les termes d'un jugement — « ce pavot est rouge » — restent identiques à eux-mêmes, dans l'instant où le jugement est énoncé ; seulement, pour que ce jugement ait une signification, il faut que les objets désignés par lui vérifient en quelque mesure l'identité attribuée aux termes qui le composent. Il n'en reste pas moins que, avant de pouvoir s'appliquer aux données du « non-moi », l'identité est vécue par le moi qui se perçoit comme sujet permanent de ses actes et de ses impressions.

Ainsi, bien loin d'être abstraits des objets de l'expérience sensible, de la même façon qu'en sont abstraites les couleurs, les formes et même les axiomes géométriques, les principes de la logique générale sont inhérents à l'activité de juger, même la plus élémentaire, et ce sont eux qui rendent possible le discernement de l'identique, du divers, etc. dans la réalité.

Pour conclure, je dirai que la logique définie comme physique de l'objet quelconque n'est pas la logique tout court, mais une logique appliquée à la physico-mathématique. Cela est si vrai que M. Destouches, qui s'inspire pour une large part des idées de M. Gonseth, a éprouvé le besoin de concevoir une « métalogique », dominant les types de logique nécessaires pour caractériser les diverses classes de raisonnement de la physique mathématique. Je ne vois pas, pour ma part, en quoi cette métalogique se distingue de la logique générale (ou formelle).

Dans les ouvrages que la tradition nomme *Organon* (instrument), Aristote envisage qu'au contact du réel la logique établit quatre espèces de rapport de principe à conséquence : 1 apodictique, 2 dialectique (domaine du probable), 3 rhétorique (probabilisme moral), 4 éristique (domaine du hasard). Les 2 à 4 soulignent la relativité du savoir et de ce que M. Gonseth appelle la « doctrine du dictionnaire ». Seule, l'apodictique découvre le vrai (fixité des genres, espèces, familles, etc., qui assignent à chaque « individuel » sa place définitive). Par leur développement les sciences, naturelles et surtout physico-mathématiques, ont détruit cette vision statique de la réalité. Le « plus ample informé » oblige à une revision perpétuelle, dans laquelle subsiste toutefois une orientation (invariance fonctionnelle). Sans cette orientation, définissable en quelque mesure, l'idonéisme lui-même deviendrait absurde, puisque la convenance réciproque entre la connaissance et son objet serait toujours et totalement déficiente.

Ces quelques réflexions auraient besoin d'être développées. Elles suffisent, je crois, à montrer tout l'intérêt qui s'attache aux recherches de M. Gonseth.